

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 46 (1908)
Heft: 32

Artikel: Avant-goût
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-205248>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 25.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAÎSSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

**Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).****Administration (abonnements, changements d'adresse),**
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÈNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.**ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.**
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.*Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.***AVANT-GOUT**

LORSQU'UN de vos amis vous conte par le menu, avec force détails et moult descriptions, en passant et repassant sa langue sur ses lèvres et sa main sur son estomac, les jouissances d'un repas succulent et copieux auquel il fut convié, cela vous fait-il le même effet que si vous aviez eu votre part du festin ? Pas tout à fait, n'est-ce pas ? C'est aussi notre avis.

Aussi, plutôt que de vous décrire au long le plaisir que nous avons eu à lire « *Belle-Plante et Cornelius*¹ », du même auteur que « *Mon oncle Benjamin* », que vous avez lu, sans doute, et avec grand plaisir aussi; plutôt que de chercher, sans gage de réussite, à vous donner par une subtile analyse, une idée du talent de Claude Tillier, nous préférions couper tout simplement, à titre d'échantillon, une tranche ou deux de ce livre, tout de spirituelle et bonne philosophie. Goûtez-y, chers lecteurs, vous nous en direz des nouvelles.

Hôtel et chaumière.

Lequel est le mieux logé, ou de celui qui habite un hôtel dans une rue de grande ville, ou de celui qui a une chaumière dont la fenêtre donne sur la campagne ? D'abord le maître de l'hôtel n'en peut habiter à la fois qu'une seule chambre; voyons donc si cette chambre sera aussi agréable que la chaumière.

Soit A la chambre de l'hôtel. Dans la chambre A il y aura d'abord un tapis; mais le maître de la chambre A n'en peut fouler à la fois que la largeur de ses pieds; or, que l'habitant de la chaumière attache un morceau de tapis à la semelle de ses souliers, n'est-ce pas comme s'il avait un tapis ? Dans la chambre A il y a des glaces; mais dans la chambre de la chaumière il y a un petit miroir. Or, ne se voit-on pas dans un petit miroir aussi bien que dans une grande glace ? Dans la chambre A il y a une pendule avec un cheval doré ou un cheval couleur de chocolat sur le faîte; mais dans la chaumière il y a un coucou; et avec un coucou ne sait-on pas aussi bien l'heure qu'avec une pendule ? Dans la chambre A il y a un lustre; mais il y a un jambon et même plusieurs jambons au plafond de la chaumière; qu'on me prouve qu'un lustre est plus beau qu'un jambon et je donne tort à la chaumière ! Dans la chambre A il y a des tapisseries, des tableaux; mais les arbres qui sont dans les cadres ne fleurissent pas au mois de mai, ils n'étaient pas de verdure dans le mois de juin, ils ne jaunissent point en septembre et ne se couvrent point de neige en janvier. Ce sont toujours les mêmes vaches, les mêmes moutons, le même pâtre, la même flûte qui habitent ce paysage. Le fleuve, sage et bien appris, ne déborde jamais dans ses campagnes; le ciel a toujours les mêmes nuages et jamais il ne s'illumine des feux de l'éclair; il n'y a jamais un brin d'herbe de plus sur les rochers. Dans la chaumière, à la vérité, il n'y a jamais d'autres tableaux que ceux de la *Mort du Crédit* ou du *Juif-Errant*, mais l'habitant de la chaumière

ouvre sa fenêtre ou se contente de tirer son rideau, et la véritable campagne est là qui s'étale devant lui. Chaque jour lui donne un aspect nouveau; aujourd'hui c'est un taureau qui court dans la prairie; demain c'est un âne qui s'y vautre. Le matin, c'est une diligence qui monte le blanc chemin qui grimpe entre de sombres forêts le long de la montagne, le soir c'est une voiture de roulier qui le descend. Chaque saison lui donne des couleurs nouvelles: le bois qui était blanc et rose le mois dernier, est maintenant brillant de verdure, et bientôt il deviendra fauve et roux comme si le feu y avait passé. L'habitant de la chaumière, lui, respire les parfums de sa campagne; il en écoute les oiseaux; si c'est une jeune fille, elle en cueille les fleurs; si c'est un philosophe, il s'y promène la canne à la main; si c'est un chasseur, il va en tuer les lapins et les lièvres. Mais lui, l'habitant de la chambre A, il n'a que le plaisir d'essuyer la sienne et de la mettre à l'abri des outrages des mouches. L'un a un oiseau vivant, et l'autre un oiseau empailleur.

De tout cela, je conclus qu'on est mieux logé dans une chaumière que dans la chambre A.

Le dirigeable de Cornelius.

Cornelius, un rêveur, un utopiste généreux et bon comme tous ceux de son espèce, a inventé un ballon dirigeable. Il en fait ainsi la description dans une lettre écrite de Paris, à Louise, sa payse, qu'il aime, dont il est aimé et qu'il compte épouser quand la gloire et la fortune auront consacré ses inventions humanitaires.

« *Non semper hispidos manent !...* Pardon, Louise, de ma distraction; cela veut dire que la fortune va enfin cesser de nous être contraire. J'ai là, dans mon portefeuille, une magnifique découverte, une découverte qui nous promet gloire et richesse; gloire pour tous deux et richesse pour toi seule, ma Louise ! Je dis gloire pour nous deux, parce que la gloire d'un homme célèbre est une auréole qui resplendit sur la femme qui porte son nom; et je dis richesse pour toi seule, parce que, moi, que me faut-il ? des beefsteaks, du bordeaux, du café, du punch, de temps en temps trois à quatre pauvres savants autour de ma table. Après cela, je me soucie de l'argent comme un chien rassasié se soucie d'une carcasse. Va, Louise ! tu auras tous les jours des robes de satin qui feront un harmonieux *frou-frou*, et je veux t'envelopper dans un réseau de dentelles.

» J'aime à croire que tu sais ce que c'est qu'un ballon; cependant, dans l'hypothèse où tu ne le saurais pas, je vais t'expliquer ce que c'est que cette ingénieuse machine. Le ballon, appelé d'abord *montgolfière*, du nom de son inventeur, est une grande poche de taffetas ou tout simplement de toile gommée, dans laquelle on enferme de l'hydrogène, gaz qui étant quatorze fois plus léger que l'air atmosphérique, emporte avec lui son enveloppe. Jusqu'à présent cette admirable découverte avait été sans résultat, ou, du moins, elle n'en avait point produit d'autre que d'amasser les badauds sur les places publi-

ques et de faire périr un grand nombre de chats, ainsi que quelques hommes célèbres; jusqu'à présent, l'aéronaute, c'est-à-dire le navigateur aérien, était obligé de s'abandonner aux tourments atmosphériques, et d'aller, comme la plume tombée de l'aile de l'aigle, où il plaisait au vent de l'emporter. J'ai trouvé, moi, Cornelius Belle-Plante, le moyen de diriger le ballon. Il sera aussi docile sous ma main que l'est la barque sous l'aviron du pêcheur, et je le conduirai à travers les vastes champs de l'air comme un cheval dont on tient la bride. Si Belle-Plante osait dire encore devant toi que je ne suis bon à rien, tu lui répondrais: La nature n'a fait à l'homme que quatre membres frêles et nus; le premier qui a mis une barque à flot lui a donné des nageoires: votre frère lui a donné des ailes !

» Tu dois comprendre, Louise, toute la portée de ma découverte. Désormais, tout transport, tout voyage se fera en ballon; le roulage accéléré et les diligences seront supprimés; on aura son ballon comme on a sa voiture, et au lieu de grandes routes il ne faudra plus que de petits sentiers pour les piétons. Les prés qui servaient à la nourriture des chevaux seront rendus à la culture des céréales, et, pour tirer parti des chevaux eux-mêmes, on les mènera à la boucherie et on en fera des beefsteaks ! Cela sera peut-être préjudiciable à Belle-Plante dont les propriétés sont presque toutes en prés et qui a beaucoup de chevaux; mais nous trouverons bien moyen de le dédommager avec le produit de ma découverte.

» D'un autre côté, plus entre les peuples de ces fossés profonds qu'on appelle fleuves; plus de ces hautes et longues murailles que le bon Dieu a hérisseées de neiges et de glaçons comme le maçon hérisse de tesson de verre un mur de clôture. On pénétrera dans l'intérieur de l'Afrique plus facilement que chez un membre de l'Académie des sciences; on fera le tour de la terre comme tu fais le tour de ton guéridon, et on pourra en mesurer à une ligne près la circonférence ! Et c'est à moi, Cornelius, que le monde sera redévable de cette découverte ! O Louise, si je pouvais m'embrasser, avec quels transports je m'embrasserais !...

» Vois-tu, Louise, quand mon ballon sera confectionné, nous irons faire ensemble un petit voyage aux îles de l'Océan Pacifique; nous traverserons les airs comme deux oiseaux qui emportent leur nid; nous sentirons les anges qui veillent autour de la terre nous effeuiller de leurs ailes. Le ciel sera devenu noir comme un drap de mort; tu respireras avec peine; tu grelotteras sous ton manteau ouaté, et le feu de la chaufferette s'éteindra; le sang suintera à travers les pores de la peau; je te parlerai, et tu verras seulement remuer mes lèvres. Je conçois que cela n'est pas amusant; mais quand tu seras de retour, quel plaisir tu auras à raconter tout cela à tes compagnies !

» Nous aborderons vers des rivages inconnus; nous répandrons parmi les peuples nouveaux les biensfaits de la civilisation européenne; nous les comblerons de clous, de petits morceaux de

¹ *Belle-Plante et Cornelius*, par Claude Tillier, préface de Jules Renard. — Lausanne, A. Lapie, éditeur; Paris, A. Bertoud, éditeur.

verre, d'images de saints, et je leur apprendrai la géométrie. Ils nous adoreront comme des messagers des dieux, et peut-être ils nous sacrifieront des hommes engrangés exprès pour nous, ces bons sauvages !

» Pour en revenir à mon ballon, tu m'objecteras peut-être que mes navigateurs aériens seront arrêtés par les tempêtes et les violents courants d'air, et qu'alors il faudrait établir dans les airs des auberges bâties sur des âmes d'hydrogènes et tenues au piquet par des ficelles, où les voyageurs pourraient attendre le retour d'un temps calme. Je ne me dissimule pas la gravité de ton objection, et elle témoigne de ton bon sens, ma chère Louise, mais je dois trouver au-dessus des régions de l'atmosphère un air parfaitement calme, et où je naviguerai comme sur un lac. »

L'amiral d'eau douce.

On sait que dès la fin du XVII^e siècle et dans le courant du XVIII^e le gouvernement bernois entretint sur le lac Léman une petite flottille de guerre destinée à la défense du territoire et qui fut réorganisée à diverses fois, suivant les événements. On donnait le nom d'amiral au chef de cette escadrille.

Un ancien militaire, décoré de ce titre, était l'objet perpétuel des railleries de ses camarades, qui ne cessaient de lui parler de sa flotte, de son pavillon, et qui le priaient de décider si l'on doit dire des combats *navals* ou des combats *navaux*.

Un jour, une barque chargée de sel fit naufrage et les mauvais plaisants de lui demander pourquoi il avait laissé arriver cet accident.

— C'est, dit-il gravement, pour que vous ne m'appeliez plus un amiral d'eau douce.

Conservation des fleurs. — Un moyen de conserver fraîches, au moins pendant quinze jours, les fleurs coupées, consiste à faire tremper leurs tiges dans une eau contenant 5 grammes de sel ammoniac par litre.

Le rayon ad hoc. — Deux jeunes mariés entrent dans un bazar.

— Je désirerais acheter une canne, fait le mari.

La caissière, s'adressant à une des demoiselles vendueuses :

— Voulez-vous conduire madame et monsieur au rayon des articles de ménage.

3 FEUILLETON DU CONTEUR VAUDOIS

Le garde-champêtre

Pochade enfantine en un acte

PAR V. F.

SCÈNE V (suite).

LE PÈRE MARS. — Vous ne lui laisseriez pas un petit bout d'espérance ?

Mme MICHU. — Non, monsieur Mars, pas le plus petit bout... Passez-moi ce panier qui est derrière vous, s'il vous plaît.

LE PÈRE MARS (*tendant le panier dans lequel elle dépose les bottes de poireaux qui sont ficelées*). — Vous êtes cruelle, mame Michu !

Mme MICHU. — Mais non, monsieur Mars, je tâche d'être raisonnable, voilà tout.

LE PÈRE MARS (*se grattant la tête*). — Pour vous plaire, il vous faudrait donc un homme qui ait des milliaires de qualités ?

Mme MICHU (*riant*). — Oh ! non, monsieur Mars, seulement une demi-douzaine.

VIEILLE FABLE

Sur l'épaule d'un sien ami,
Un fou, le plus fou qu'il se puisse,
Frappe et s'écrie : « Es-tu donc endormi
Ou ton esprit rêve-t-il à la Suisse ? »
(C'était dans un café.) Certain Suisse l'entend,
— A la Suisse, mon cher ! Sachez qu'un Suisse pense ;
C'en est un qui vous parle, et dès ce même instant,
S'il vous plaît, de me suivre ayez la complaisance. »

Il sort, se bat, est blessé, reconduit,
Et le tout sans beaucoup de bruit.
De sa blessure très légère
Il est rétabli promptement.
La Renommée est mensongère ;
Elle broda l'événement
Suivant son usage ordinaire.
Il retourne au café : « Bonjour... Qu'est-ce ? Comment ?
On dit... Conte-nous votre affaire... »
N'y songeons plus, répond-il lestement ;
Ce fut un rien, une misère,
Une querelle d'Allemand.

Un Allemand quinze étais de l'auditoire :
On se battit encore au rapport de l'histoire.
L'étourdi fut vainqueur ; il vanta son succès
(Du succès, vanité toujours est la compagne.)
« Je vous ai fait la nique à l'Allemagne :
Mon gros champion parut *fier comme un Ecosse*.
Mais pour l'Ecosse autre procès, [sais.]
Autre combat. « Dieu, quelle extravagance !
C'est, lui remontra-t-on, c'est être bien Fran-

Et pour venger la gloire de la France [sais.]
Il court s'escrimer de nouveau.
Il pouvait terminer sa ronde
Par s'aller battre en l'autre monde ;
Mais enfin la raison lui mûrit le cerveau.
Loin par de pareils traits, ces haines éternelles,
Et que les nations se respectent entre elles.

GUICHARD.

Un nez de trop — Un joueur de cartes était ennuisé depuis longtemps par l'indiscrétion d'un voisin inconnu, qui le serrait de très près et fourrait d'une façon impertinente son nez dans son jeu.

Le joueur, impatienté, sortit alors son mouchoir et moucha le nez importun ; puis, feignant de se raviser tout à coup :

— Excusez-moi, monsieur, mais j'ai pris votre nez pour le mien.

Avis aux amateurs. — Un bon vieux bonhomme annonçait un jour aux personnes qui l'entouraient qu'il était marié pour la quatrième fois et que si sa femme actuelle venait à mourir avant lui, il en prendrait une cinquième, aimant le changement, disait-il.

« Peut-être, ajouta-t-il, vous ignorez le moyen de devenir veuf et libre quand vous le désirez ?

LE PÈRE MARS. — Et lesquelles ?

Mme MICHU. — D'abord la probité.

LE PÈRE MARS. — La probité ?... c'est comme qui dirait l'honnêteté ?

Mme MICHU. — Oui, l'honnêteté avant tout : dans les petites choses comme dans les grandes.

LE PÈRE MARS. — Oh ! pour cela, le gaillard en question n'a rien à se reprocher !... Et puis ?

Mme MICHU. — Et puis une bonté sans faiblesse.

LE PÈRE MARS. — Il a aussi ça.

Mme MICHU (*continuant*). — L'amour du travail.

LE PÈRE MARS. — Ça va bien !

Mme MICHU. — La sobriété.

LE PÈRE MARS (*fronçant les sourcils*). — L'abstinence, quoi ?

Mme MICHU. — Mais non, la modération, une juste mesure en tout.

LE PÈRE MARS. — Et avec ça ?

Mme MICHU. — Un brin de belle humeur.

LE PÈRE MARS. — Un caractère gai ?

Mme MICHU. — C'est cela... et puis de la vaillance.

LE PÈRE MARS. — Un lapin courageux comme un lion ?... Ça va bien, ça va bien, mame Michu... Vous vous doutez bien que rien n'effraie un vieux soldat.

Mme MICHU. — Ah ! votre ami est un vieux soldat (*avec malice*), c'est un crâne, alors ?

LE PÈRE MARS. — Le crâne des crânes, mame Michu.

Mme MICHU. — Bon, bon, bon !... Mais, dites-

Je vais vous l'apprendre ; mais ceci entre nous, n'est-ce-pas.

» Je suis la meilleure pâte des maris ; jamais je ne contrarie ma femme en rien. Or l'absence de contradiction est fatale au beau sexe, car la contradiction est pour les dames un exercice nécessaire et le meilleur des régimes. Si, au contraire, on a pour système d'être toujours de leur avis, elles languissent bientôt, tombent dans la mélancolie, le marasme, et de là dans une léthargie qui finit par les emporter. »

La bûche. — Pourquoi ne venez-vous donc jamais passer la soirée chez Mme de *** ? demandait-on à M. R. Vous savez, il y a là des personnes très distinguées, cultivées, on y a vraiment grand plaisir.

— Ah ! non, répondit-il, je me garderai bien d'y retourner ; on gèle dans ce salon ; il n'y a jamais qu'une bûche dans la cheminée.

Quelque temps après, il se décida cependant, ensuite de nouvelles instances, à se rendre chez Mme de ***.

Lorsque la bonne l'annonça, M. R. entendit la maîtresse de maison dire à haute et intelligible voix, en s'adressant à la servante :

— Une bûche de plus.

C'ÉTAIT PAS LA PEINE DE DÉMÉNAGER

MONSIEUR le pasteur dut émigrer de la grande ville, le genre d'existence mené par l'héritier présumptif menaçant de faire autant de mal à la bourse paternelle qu'à la santé du fiston. N'allez pas croire que celui-ci était un garnement dépravé, incapable d'un bon mouvement. Non ! mille fois non ! Il était faible, déplorablement faible. De caractère, s'entend, car au physique, c'était un gaillard : navigation, gymnastique, foot-ball, footing, il pratiquait tous les sports avec ardeur, ne trouvant que de rares instants pour travailler à une thèse rebelle, dont le sujet était encore à trouver.

Malheureusement, ces exercices acrobatiques lui desséchaient le gosier ; sa thèse même lui mettait la gorge en feu. Que faire, quand on a soif ? — Il avait trouvé un remède souverain, assez connu et en abusait un peu, passant ses soirées à la brasserie ou au café, courant d'Etrai à Bel-Air et trouvant autant de charmes à déguster deux décis de Lavaux qu'à boire un bock de Munich ; ceci sans préjudice des nombreuses boissons américaines à chalumeau qu'il sirotait avec autorité. Il avait la beuverie éclectique.

moi (*elle montre l'arrière-boutique*), ne fait-on pas du bruit là-dedans ?

LE PÈRE MARS. — Erreur, erreur, mame Michu... c'est muet comme un tombeau... Vous n'avez plus d'autres qualités à exiger de votre prétendant ?

Mme MICHU. — Une dernière : savoir bien compter.

LE PÈRE MARS. — Ça va toujours bien, mame Michu.

Mme MICHU. — Ainsi, mettons que quelque client achète à votre ami : 6 choux-fleurs à 65 centimes la tête, 2 mesures de pommes de terre à quatre-vingt-quinze (95), 4 chaînes d'oignons à 60, 12 bottes de poireaux à deux sous et pour un sou de persil... combien que ça ferait ?

LE PÈRE MARS (*tortillant sa moustache*). — Attendez... vous dites : 12 têtes de choux-fleurs ?

Mme MICHU. — Mais non, six !

LE PÈRE MARS. — Six... Ça va bien... Je vais vous dire combien que ça fait... Passez-moi l'ardoise.

Mme MICHU. — Pas besoin, monsieur Mars, ça fait 9 francs 45 centimes.

LE PÈRE MARS. — Oh ! j'aurais bien trouvé ça tout seul !

Mme MICHU (*se levant et riant*). — Eh bien, dites à votre crâne gaillard qu'il le trouve avant qu'on le lui dise... et, si vous voulez être bien gentil, gardez-moi la boutique encore un petit moment... Je reviens tout à l'heure. (*Elle sort*.)

LE PÈRE MARS. — Je crois bien que la marchande s'est payé ma tête de garde-champêtre !